

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 3 FEVRIER 1877.

Le numéro, 10 Cents.

Volume II. No. XXII.

ADMINISTRATION.

« La République »

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-proprétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.
Un an \$4.00
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL
520 Pine Street.

Annouces.
Une insertion dix lignes ou moins: \$1.00
Dix cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,
« La République »
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathy, chez Mermoud, Jaccard & Co, 4 et Loctet.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 107; réunions les 1er et 3e mercredi de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N 3e; Vénérable, Ferd. Droz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierrat; vice-président, G. Biston; 2e vice-président, J. Bonnot; trésorier, Emile Karst; secrétaire, architecte, J. J. Morard; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; commissaires, Wm. Surlind; directeurs: F. M. Allemand, H. Verdier, C. Grandjean, H. Beaugrand, C. Dry.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Bellin; 1er vice-président, L. Gabard; 2e vice-président, J. Laffranchi; secrétaire-trésorier, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami F. Adlers; trésorier, A. Cahillan; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Williams; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel. — Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés fait partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Besançon, 927 Christy Avenue; président, F. Jaquemini; vice-présidents Jules Bellin et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; assistant secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 2e vendredi de chaque mois, au No. 1317 5e rue Sud; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand; secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Revue Scientifique.

(Pour la République.)

La Santé et la Maladie.

Pour les anatomistes modernes, le corps humain ou celui des animaux, doit être envisagé comme formé d'une quantité innombrable de tous petits êtres agrégés, désignés sous le nom de cellules. Chacun a sa vie indépendante dans une certaine mesure, chacun son rôle propre; ceux-ci se contractent et ceux-là sentent; les uns absorbent et les autres sécrètent. Et la vie n'est en somme que la résultante de ces myriades de fonctions et d'existences individuelles.

Un certain nombre de ces parties élémentaires sont nées avec nous et doivent mourir avec nous. Mais il est de ces éléments qui ont une existence beaucoup plus limitée; ils naissent les uns des autres par une sorte de bourgeonnement, vivent quelques jours et meurent. La surface de la peau est le siège incessant d'un phénomène de ce genre. L'épiderme est composé de myriades de cellules microscopiques, nées les unes des autres et qui les unes après les autres, tombent. C'est pour cela que, eut-on mis les gants les plus neufs et les plus nets, après s'être lavé les mains, si on les lave de nouveau, l'eau ne garde pas sa transparence; elle est toujours troublée par des milliers de cellules microscopiques qui ont fini leur existence depuis le moment où on s'était essuyé une première fois, et dont les cadavres souillent l'eau nouvelle.

Si la vie de chacune des cellules constituant le corps humain, s'accomplit normalement, c'est la santé. Celle-ci est troublée au contraire, dès que la vie d'un certain nombre de cellules est elle-même modifiée par une cause quelconque; et nous pouvons nous figurer assez bien, dans l'état actuel de la science, en quoi consiste un trouble comme celui dont nous parlons. La substance intime de toute cellule est formée par la réunion de plusieurs principes différents, les uns minéraux comme l'eau, le sel, etc., les autres assez semblables au jaune ou au blanc de l'œuf, ou à la gélatine. Ces substances ainsi réunies, ne demeurent pas; elles sont entraînées dans une sorte de tourbillon; elles changent sans cesse, se modifient, se transforment, se transmutent comme disaient les

alchimistes, des unes dans les autres, et finalement se détruisent et disparaissent, tandis que le sang renouvelé par les aliments et les boissons apporte incessamment destruction. Ce mouvement extraordinairement actif dont chaque parcelle de notre corps est le siège, jusqu'au bout de nos ongles et de nos cheveux, a reçu le nom de *nutrition*. On peut dire qu'il est la vie même. La mort n'est autre chose que la cessation de ce mouvement. Tant qu'il s'accomplit régulièrement, le corps est en état de santé, la maladie résulte d'un trouble quelconque survenu dans ce mouvement, soit qu'il se ralentisse, soit qu'il s'accélère. Parmi les causes qui le peuvent troubler, il en est une des plus faciles à comprendre: c'est l'introduction accidentelle dans cet ensemble complexe de principes divers, d'une substance étrangère, qui, en vertu de ses propriétés propres, ralentit ou arrête le mouvement nutritif à l'intérieur des cellules, et par suite, le jeu régulier des organes qui les composent. Nous avons un excellent exemple de ce mode d'action dans les effets du vin sur le cerveau. Celui-ci, comme le reste du corps, est composé de cellules ayant leur constitution propre, formés par le mélange d'un certain nombre de principes se renouvelant sans cesse par l'apport du sang. Mais un beau jour, celui-ci au lieu de charrier les principes habituels qui servent à la nutrition du cerveau, charrie en outre de l'alcool. Cet alcool pénètre dans les cellules, s'ajoute aux principes qui les constituent normalement et par suite, trouble le mouvement moléculaire dont ces cellules sont le siège. Dès lors, elles ne fonctionnent plus bien et l'on voit apparaître les symptômes de l'ivresse. Ils sont passagers, parce que l'alcool entraîne aussi bien que les autres principes constituants, dans le tourbillon commun, finit par être rejeté au dehors de la cellule, où la nutrition reprend son cours régulier, ramenant la régularité des fonctions.

Toute la thérapeutique moderne repose sur cette conception, d'une combinaison momentanée entre la substance vivante déjà altérée et une substance étrangère, le médicament, destinée à faire revenir la cellule à sa constitution normale et par suite à son fonctionnement normal. Il résulte de tout cela que la médecine exige en premier lieu, la connaissance de la constitution des parties qui composent notre corps et de l'action que peuvent avoir sur ces parties les substances désignées sous le nom de médicaments. Notre savoir, par ce côté, est à la vérité, aussi peu avancé que possible. La quinine coupe la fièvre; mais nous ne savons pas à juste quelles sont les cellules de notre corps dont la nutrition troublée cause la fièvre et par conséquent nous ne nous faisons pas même une idée de la manière dont peut agir la quinine. L'empirisme seul a enseigné l'emploi du quinquina dont est tirée la quinine, et ce n'est pas de ces sortes de conquêtes que la médecine peut se targuer, car elles ne lui appartiennent pas. L'usage du quinquina a été découvert par les sauvages d'Amérique bien avant d'être adopté par les praticiens européens. Et, depuis ce temps, nous n'en savons pas plus long.

Mais il en est autrement de la noix vomitive, qui donne la strychnine, et du curare. Ces substances employées depuis longtemps par des peuples sauvages ou peu civilisés, avant d'entrer dans la pratique européenne, ont été l'objet de travaux qui sont une des gloires de M. Claude Bernard. L'éminent physiologiste a montré que la strychnine était un poison des nerfs, et le curare, un poison des muscles. La strychnine, en se mêlant à la substance des cellules nerveuses, trouble la nutrition de celles-ci, et peut aller, si elle est à forte dose, jusqu'à suspendre totalement le mouvement nutritif et causer la mort par la suppression de toute fonction des nerfs. La strychnine est également portée par le sang au contact des muscles; là elle n'agit pas de même; elle entre dans leur substance et en sort sans troubler par sa présence, le mouvement moléculaire. Elle peut impunément se combiner au muscle, tandis qu'elle tue le nerf, différence d'action en rapport avec la différence de constitution chimique des muscles et des nerfs.

L'action du curare est l'inverse de celle de la strychnine. Porté par le sang au contact de la substance nerveuse, il se mêle à elle sans inconvénient, tandis qu'au contact de la substance

rompit, et M. de Nancrais, tenant le papier d'une main et son chapeau de l'autre, partit ventre à terre. En un instant, il fut devant le front du détachement et s'arrêta. Son visage, une heure avant si morne, rayonnait. Il agita son chapeau dans les airs, et d'une voix tonnante, cria: Vive le roi! On ne savait point encore de quoi il s'agissait, et tous les soldats et tout le peuple répondirent tous à la fois, et le cri de: Vive le roi! roula comme un coup de tonnerre des remparts aux campagnes. Puis le silence se fit partout. On entendait l'alouette chanter au fond du ciel. M. de Nancrais se dressa sur ses épaules.

—Sergent Belle-Rose, approchez! s'écria-t-il.
Belle-Rose fit dix pas en avant.
—Jacques Grinedal, dit Belle-Rose, sergent dans la compagnie des canonniers, continua M. de Nancrais, le roi notre maître, par une marque toute-puissante de sa bonté, te quitte et te décharge de la peine de mort que tu as encourue pour crime de désertion, et permet que tu reprennes l'habit et les insignes de ton grade. Ainsi soit-il sans sa volonté! Vive le roi!
Toute la troupe répéta ce cri en mettant les chapeaux au bout

des muscles, il l'altère aussitôt, en trouble la nutrition et finalement l'arrête pour toujours.
Voilà donc deux substances, deux médicaments, car on emploie aussi le curare en médecine pour des cas déterminés dont nous connaissons à peu près le rôle, et que nous employons en sachant sur quelle cellule ils vont agir. Par malheur, les substances médicamenteuses dont on peut dire cela sont rares. Rares aussi les parties élémentaires du corps dont nous connaissons à fond la constitution, avec les causes qui viennent le plus souvent la troubler.

Faits Divers.
—Une jeune fille de moins de vingt ans vient d'être reconnue coupable, par le jury de l'Aveyron, d'homicide commis sur sa jeune sœur.
Marie Calvet, l'accusée, vivait à la Soubeyre, près Rodez, avec sa mère, ses deux frères et sa jeune sœur Julie Calvet, âgée de onze ans. Cette dernière était chérie de toute la famille; peut-être cette tendresse, justifiée par l'affabilité du caractère de la jeune Julie, excita-t-elle la jalousie de Marie. Sa haine ne connut plus de bornes lorsque Julie eut révélé que Marie avait volé un de ses frères. Elle jura qu'elle se vengerait.
Un dimanche de juillet se trouvant dans un pré avec Julie, elle se jeta sur elle, la terrassa et, la main levée: «Un peu plus, et je te planterais le couteau dans le cou», lui dit-elle. L'enfant fut vivement impressionnée de cette menace, qui devait se réaliser bientôt.
Dans les premiers jours d'août, la manière d'agir de Marie avec sa sœur changea entièrement. De méchante, d'irritable, elle devint pour elle pleine de tendresse et de prévenances; on aurait dit qu'elle voulait lui faire oublier ses menaces, gagner sa confiance, éloigner de son esprit toutes les idées de méfiance qu'elle pouvait avoir. Dans la soirée du 3 août, cette tendresse parut redoubler. La nuit venue, la veuve Calvet, ses fils et sa belle sœur étaient allées se coucher. Les deux jeunes filles seules étaient assises sur les marches d'un escalier intérieur. Elles causaient, et Marie courrait Julie de baisers et de caresses avec une telle affection que leur mère, qui

des fusils, et la foule battit des mains avec des transports de joie. Il ne tenait qu'à Belle-Rose de se croire un personnage d'importance, tant l'allegrerie publique se manifestait bruyamment. La jeunesse, la bonne mine, le courage du condamné, l'avaient pour une heure transformé en héros. Mort, on l'aurait oublié le lendemain; vivant, la foule trépidait d'enthousiasme. Mais Belle-Rose ne pensait à rien. Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait un rêve. M. de Nancrais ne songeait pas cette fois à dissimuler son contentement. A la face de toute la garnison il embrassa le sergent, que ce témoignage d'affection toucha plus que tout le tumulte dont il était l'objet. En ce moment, le cavalier qui avait apporté la bienheureuse nouvelle s'approcha de Belle-Rose, et le tirant par la manche de sa veste, lui dit doucement:
—Et moi, ne m'embrassez-vous pas?
Belle-Rose en se retournant, se trouva dans les bras de Cornélius Hoghart.
Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, Belle-Rose, qui avait eu beaucoup de peine à se soustraire aux transports du peuple qui le voulait porter en triomphe, Cor-

ne entendit, en fut toute surprise. Cette nuit même, Julie disparait, et le lendemain matin, quand ses parents, inquiets, se mirent à sa recherche, ils trouvèrent son cadavre horriblement mutilé, à 300 mètres de là, dans le lit d'un ruisseau, sous la chaussée d'un moulin. Le coup portait une large blessure s'étendant de l'oreille droite au milieu de la gorge. Toutes les parties molles avaient été divisées; l'os même avait été atteint. Sur la partie antérieure de la gorge étaient deux autres blessures profondes, faites, comme la première, avec un couteau. La mort avait dû être instantanée.
Marie Calvet prétendit que le sieur Bouzes son amant, lui avait conseillé de se débarrasser de sa sœur, dont la surveillance les importunait; mais Bouzes, d'a bord soupçonné, fut reconnu être innocent.
Marie Calvet, reconnue coupable de meurtre, a été condamnée à vingt ans de travaux forcés.

A la Française.
Le directeur d'un café chantant de Paris, «l'Eldorado», a institué un concours pour une chanson patriotique. Le prix était de 500 francs.
Il s'agissait d'une chanson et non d'un ode. Les envois ont été nombreux: 525, un grand nombre étaient dignes d'éloges.
Le prix a été décerné à M. Georges Clerc, pour une chanson intitulée: *A la Française*—Chanson alerte, patriotique et d'un sentiment tout français.
La voici:
I.
Ils étaient cent, ils étaient mille!
Paris était leur rendez-vous;
Et la gaité de tous ces fous
Illuminait la grande ville!
Avec des rires libertins
Ils s'abattaient aux gais festins
Que devant eux servait la vie!
Ils jetaient l'or; et sous leurs doigts
On entendait bruir à la fois,
Tous les grelots de la folie!
Ah! criaient-ils, sous les pédants!
Tout le monde en France à vingt ans,
Ne vous déplaît-il pas?
Dettes, amours, duels, chansons!
La vie est courte et nous vivons
A la Française!
II
Soudain parmi ces bruits de fête
Un cri d'alarme résonna!
Pour la patrie, hélas! sonna
Le glas affreux de la défaite!
Sous les chevaux de l'ennemi
Le sol français avait frémi.
Le canon roula son tonnerre
Et l'étranger prophétisait
Que ce peuple qui s'amusaît
Ne saurait pas s'armer en guerre.
Ah! disait-il, ça ne vaut pas!
Bouteille en main ou femme au bras
Le fusil pèse!
Français, on sonne du clairon!
Dites-nous comment se bat-on
A la Française!
III
On se bat à la baïonnette!
On se bat n'importe comment,
Au pas de course et follement!

de la pierre dure qui exigeait un travail considérable; les fondations et une partie du rez de chaussée ont été construits, avec un granit de même nature que celui qui avait été employé lors de l'érection de l'arc de triomphe de l'Église.
On vient de le remplacer par une pierre tendre qui servira aux parties supérieures du monument. Le travail de la taille exige dix fois moins de temps, et la bâtisse sera terminée à la fin de 1877.
La Nation, dit que les architectes qui s'occupent de la réédification de l'Hôtel de Ville se sont réunis pour statuer sur le sort de l'ancienne salle Saint-Jean, et il a été décidé que l'on conserverait la voûte de soubassement et que la salle serait reconstruite exactement sur les plans et probablement affectée aux mêmes usages.

Oh! les Femmes.
Pensée méchante déposée dans l'album d'une dame sur le cœur et qui se maillaient outrageusement:
« Les femmes qui se fardent portent en rose le deuil de leur fraîcheur.
—Le lendemain du jour de l'an, Mme Z. demande une toilette nouvelle à son mari.
—Mais, ma bonne amie, lui répond-il, c'est la troisième depuis deux mois, et tu conviendras...
—Tu me feras mourir, reprend Mme Y... en sanglotant, et tu verras que mon enterrement te coûtera bien plus qu'une robe.
—Je ne dis, pas continue le mari, mais c'est une dépense une fois faite...
La belle comtesse X... une goumeuse de Saint Pétersbourg, est célébrée par le nombre de ses galanteries.
—Vous avez eu bien des caprices! lui disait ironiquement un de ses familiers.
—Moi? jamais!
—Mais enfin... le prince K...
—Ah! il m'avait dit qu'il se tuerait si je me montrais cruelle envers lui... Le poison était acheté.
—Et vous lui avez sauvé la vie? c'est d'un bon cœur... Mais le comte T...?
—Il voulait se pendre!
—Et le général D...?
—Il me menaçait de se brûler la cervelle.
—Allons, reprit l'ami vous avez droit à une médaille de sauvetage.
Dans une agence matrimoniale:
—Mme de Sainte-Idelfonse essaie d'admirer un jeune client;
—Voyons, monsieur, pourquoi n'épousez-vous pas Mlle Paquita della Camelia? Elle est charmante, et elle vous apporte deux millions de dot!
—Eh oui, je sais bien, répond le jeune homme, mais il y a une petite chose qui m'intréresse; c'est un rien, mais j'ai des manies.
—Qu'est-ce que c'est?
—Voilà: Georges de Rothal et plusieurs de mes amis m'ont dit qu'elle rouflait!

Feuilleton de « La République »

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

XVII

LA MAIN D'UNE FEMME

Suite.

Quelques unes des personnes qui étaient sur le balcon, tout émus et sans penser à ce qu'elles faisaient, s'inclinèrent à leur tour. Quand à la dame à qui la fleur avait appartenu, elle se couvrit tout à coup le visage de son mouchoir, et se mit à pleurer. Le cortège marchait toujours; mais Belle-Rose tourna la tête jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'angle de la rue pour voir encore la femme, qui était jeune et jolie.
—Pensez aux choses du ciel, mon fils! lui dit le prêtre, qui avait suivi ce regard.
—Oui, mon père, mais vingt ans! répondit Belle-Rose avec un doux sourire.
La voix du soldat semblait dire: Le ciel est si loin et la terre est si belle!
Le bon prêtre soupira.
—C'est le démon qui vous tente! reprit-il.
—Non, mon père, c'est mon cœur qui se détache.
Tous les charmants visages de

femmes qu'il voyait rappelaient à Belle-Rose ou Suzanne ou Geneviève. Au détour de la rue, le prêtre lui montra le ciel; le patient y porta les yeux, car il n'apercevait plus le balcon. Le cortège avançait lentement au milieu de la foule qui grossissait de minute en minute. Cependant il atteignit la porte de la ville et se dirigea vers un champ de manœuvres, où mille ou douze cents hommes étaient rangés en bataille. M. de Nancrais était à cheval à la tête de sa compagnie. Les armes étincelaient au soleil, et tout le peuple de Cambrai couvrait le talus des remparts et les abords du champ de manœuvres. Quand le cortège parut hors des portes, le tambour battit aux champs, les officiers tirèrent l'épée, et la troupe porta les armes. Belle-Rose leva son front un instant incliné sous le poids des souvenirs, et promena un regard ferme sur les rangs des soldats, où mille éclairs scintillaient. Au moment où son escorte pénétrait dans l'enceinte fatale, un bruit confus s'éleva du milieu de la foule. Mille têtes s'agitèrent, et des cris lointains retentirent tout à coup. Le peuple qui sortait de Cambrai se précipita de toutes parts, et ses flots pressés vinrent battre le détachement

qui conduisait Belle-Rose.
—Grâce! criaient-ils, et ce mot seul dominait la rumeur immense qui se faisait.
Croyant qu'on voulait délivrer le prisonnier par la violence, le lieutenant qui commandait l'escorte ordonna de serrer les rangs et d'apprêter les armes. Mais au moment où l'ordre allait être exécuté, on vit s'élever par la porte de Cambrai un homme à cheval. L'homme était tout couvert de boue et de poussière, le cheval halétait, les flancs blancs d'écume, étaient tout tachetés de gouttes de sang. Le cavalier, n'ayant plus de voix pour crier, brandissait en l'air un papier scellé de cire rouge. La foule s'écarta sur son passage avec mille cris de joie, et le cavalier arrivait au galop, tandis que M. de Nancrais courait, l'épée à la main, vers le cortège dont les rangs s'ouvrirent. Le cheval passa comme la foudre et vint tomber aux pieds du major; mais déjà le cavalier, debout, présentait le papier timbré du grand sceau royal. Les officiers se groupèrent autour du major; la foule se tut, et mille soldats, oubliant la discipline, penchèrent la tête en avant. Ils ne pouvaient rien entendre, et ils écoutaient. Le désordre était partout. Tout à coup le cercle des officiers se

rompit, et M. de Nancrais, tenant le papier d'une main et son chapeau de l'autre, partit ventre à terre. En un instant, il fut devant le front du détachement et s'arrêta. Son visage, une heure avant si morne, rayonnait. Il agita son chapeau dans les airs, et d'une voix tonnante, cria: Vive le roi! On ne savait point encore de quoi il s'agissait, et tous les soldats et tout le peuple répondirent tous à la fois, et le cri de: Vive le roi! roula comme un coup de tonnerre des remparts aux campagnes. Puis le silence se fit partout. On entendait l'alouette chanter au fond du ciel. M. de Nancrais se dressa sur ses épaules.
—Sergent Belle-Rose, approchez! s'écria-t-il.
Belle-Rose fit dix pas en avant.
—Jacques Grinedal, dit Belle-Rose, sergent dans la compagnie des canonniers, continua M. de Nancrais, le roi notre maître, par une marque toute-puissante de sa bonté, te quitte et te décharge de la peine de mort que tu as encourue pour crime de désertion, et permet que tu reprennes l'habit et les insignes de ton grade. Ainsi soit-il sans sa volonté! Vive le roi!
Toute la troupe répéta ce cri en mettant les chapeaux au bout

des fusils, et la foule battit des mains avec des transports de joie. Il ne tenait qu'à Belle-Rose de se croire un personnage d'importance, tant l'allegrerie publique se manifestait bruyamment. La jeunesse, la bonne mine, le courage du condamné, l'avaient pour une heure transformé en héros. Mort, on l'aurait oublié le lendemain; vivant, la foule trépidait d'enthousiasme. Mais Belle-Rose ne pensait à rien. Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait un rêve. M. de Nancrais ne songeait pas cette fois à dissimuler son contentement. A la face de toute la garnison il embrassa le sergent, que ce témoignage d'affection toucha plus que tout le tumulte dont il était l'objet. En ce moment, le cavalier qui avait apporté la bienheureuse nouvelle s'approcha de Belle-Rose, et le tirant par la manche de sa veste, lui dit doucement:
—Et moi, ne m'embrassez-vous pas?
Belle-Rose en se retournant, se trouva dans les bras de Cornélius Hoghart.
Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, Belle-Rose, qui avait eu beaucoup de peine à se soustraire aux transports du peuple qui le voulait porter en triomphe, Cor-

ne n'aurait plus de temps, si vous consentiez tout de suite, je serais trop tôt votre débiteur. Et d'ailleurs, de cette dette dont vous parliez à l'instant, vous ne me devez guère que la moitié.
—La moitié seulement?
—Eh! sans doute! Ce parchemin qui vous a sauvés des balles, je l'ai apporté; mais je ne l'ai pas obtenu.
—Quoi! ce n'est pas vous?...
—Eh mon Dieu, non.
—Mais qui donc alors?
—Parbleu! quelqu'un qui a l'air de vous aimer furieusement. Belle Rose rougit.
—Vous comprenez? reprit Cornélius.
—Non, vraiment, je cherche...
—Si vous cherchez, c'est que vous avez trouvé... Faut-il vous nommer madame...

qu'il y avait encore dans l'avenir place pour la jeunesse, l'espérance et l'amour.
—Je vous dois la vie! s'écria Belle-Rose en pressant la main du gentilhomme irlandais. Un jour mon honneur, le lendemain ma tête; si vous continuez de ce train-là, comment voulez-vous que je m'acquitte jamais?
—Il vous sera plus aisé de le faire que vous ne pensez, répondit Cornélius.
—Parlez donc bien vite!
—Tout à l'heure il en sera temps. Si vous consentiez tout de suite, je serais trop tôt votre débiteur. Et d'ailleurs, de cette dette dont vous parliez à l'instant, vous ne me devez guère que la moitié.
—La moitié seulement?
—Eh! sans doute! Ce parchemin qui vous a sauvés des balles, je l'ai apporté; mais je ne l'ai pas obtenu.
—Quoi! ce n'est pas vous?...
—Eh mon Dieu, non.
—Mais qui donc alors?
—Parbleu! quelqu'un qui a l'air de vous aimer furieusement. Belle Rose rougit.
—Vous comprenez? reprit Cornélius.
—Non, vraiment, je cherche...
—Si vous cherchez, c'est que vous avez trouvé... Faut-il vous nommer madame...

—La marquise d'Albergotti?
—Non pas... la duchesse de Châteaufort. A ce nom, Belle-Rose tressaillit.
—Sans elle, vous seriez mort déjà! reprit Cornélius. Quelle reconnaissance ne lui devez-vous pas! Que n'a-t-elle pas fait pour vous sauver!
Le nom de madame de Châteaufort venait de rendre aux pensées de Belle-Rose toute leur agitation. Il inclina la tête et garda le silence.
—C'est une curieuse histoire, continua Cornélius, où les hommes ne peuvent rien, les femmes peuvent tout!... Je ne sais pas de meilleur passe-partout qu'une main blanche; cela ouvre tout à la fois les consciences et les serrures. Quand votre lettre arriva à Paris, elle demeura sans trop savoir pourquoi, continua l'Irlandais en rougissant un peu, elle me plongea dans un grand embarras. Que faire et où aller? Je commençai par courir à la campagne, chez votre sœur, mademoiselle Claudine...
—Ah! fit Belle-Rose, qui ne put s'empêcher de remarquer l'émotion du gentilhomme à ce nom.
—Oui; c'est une jeune personne qui a plus de sens que n'en promettent ses yeux gais et son sourire espiègle. J'attendais

LA REPUBLIQUE

Samedi, 3 Février 1877.

La Politique et le Commerce.

Quelle que soit la cause principale de l'état stagnant des affaires depuis deux ou trois ans, aux Etats Unis, il est évident pour nous, que l'on exagère à plaisir, l'influence de la crise politique actuelle sur le commerce en général. Quand on se trouve dans l'embarras, l'on cherche généralement une raison plus ou moins plausible pour sa propre satisfaction, mais il est assez rare que l'on ait la patience et l'impartialité nécessaire pour aller jusqu'au bout, et pour reconnaître, qu'après tout, si la politique paralyse le commerce actuel, il se pourrait bien aussi que l'extravagance, le luxe et les entreprises hasardeuses soient pour quelque chose dans les causes premières de cette dépression générale. Nous n'en voulons d'autre preuve, ici, à St. Louis, que ce regret que tout le monde exprime en parlant de la crise actuelle: — Ah! que ne sommes nous encore à l'époque de la guerre, où toutes les industries étaient florissantes, où tous les commerces rapportaient de gros bénéfices. C'était le bon temps alors! En effet, le temps était si bon alors, que nous payons aujourd'hui par une crise terrible et générale, cette prospérité factice basée sur la guerre civile et sur l'augmentation de la dette nationale. Il en est des nations comme des individus: Il est toujours facile de dépenser largement l'argent emprunté—c'est ce que nous avons fait depuis la guerre—mais arrive le quart d'heure de Rabelais, et quand on se targue de délicatesse morale, il faut rembourser intégralement les emprunts, en payant quelque fois des taux ruineux d'intérêt. C'est ce que nous faisons actuellement. Et comme chacun puisait largement aux millions de dollars mis en circulation par le gouvernement, il s'agit aujourd'hui de restituer chacun sa part du butin, soit en travaillant sans profit pour contre balancer les gros bénéfices d'alors, soit en voyant s'écrouler pierre par pierre, un crédit bati sur le boursoffrage—qu'on nous passe l'expression—des valeurs financières, du travail et des propriétés. La réaction est naturelle et inévitable, en dépit de toutes les politiques possibles; et pour en revenir à la prospérité normale qui régnait aux Etats Unis avant la guerre civile, il faut descendre pas à pas et en rechignant, l'échelle que nous avons escaladée d'un seul bond, en nous appuyant sur l'abondance des fonds obtenus au prix d'une dette colossale. N'en déplaise à ceux qui voient dans la crise présidentielle, la cause de tous leurs maux. Il est fort possible que des

pauvres diables aient à souffrir pour ceux qui ont profité de cet état de choses et qui ont accumulé des fortunes dont ils jouissent maintenant, mais en cela comme dans une foule d'occasions dans la vie, le pauvre paie pour le riche et le bon pour le méchant. Aujourd'hui, c'est la nation américaine de 1876, qui souffre des extravagances de la nation américaine de 1865. "On ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte" dit le proverbe; et le proverbe a raison, voilà tout. Nous payons maintenant les frais de la guerre de sécession. Les hommes de 1861-65 payaient de leur sang, eux, leur dette à la patrie; nous payons notre part par un travail ardu et en subsistant une crise qui, espérons le, n'est que le prélude d'une réaction qui ramènera la prospérité dans le commerce et dans l'industrie. C'est pourquoi nous n'avons jamais cru aux bruits de déssein, quelques fanatiques parmi les deux grands partis politiques qui se disputent aujourd'hui la prépondérance et le pouvoir. Le fanatisme, de quelque source qu'il vienne, produit inévitablement des coups de fusil, et ce que le peuple américain demande le plus à l'heure qu'il est, c'est la paix intérieure et extérieure, c'est avant tout et par-dessus tout une politique de conciliation et de fraternité. C'est pourquoi nous nous réjouissons sincèrement du compromis qui vient de s'effectuer à Washington, mais nous dirons en core une fois à tous ceux qui souffrent aujourd'hui de la pénurie générale d'argent et de la crise industrielle, et ils sont nombreux—qu'il ne faut pas se faire d'illusions sur les causes premières de la débâcle actuelle. Quand nous aurons, encore une fois, établi l'équilibre dans toutes les branches de notre organisation financière: quand nous aurons abandonné le système du crédit illimité basé sur des espérances plus ou moins légitimes; quand il deviendra nécessaire de gagner honnêtement un dollar avant de pouvoir en disposer, alors, et alors seulement, il nous sera donné de revoir les beaux jours d'autrefois.

Inutile de "chercher midi à quatorze heures" et d'attribuer à la politique ce qui appartient à la spéculation. Nous avons outre-passé les bornes d'un commerce sain et honnête et il nous faut, bon gré mal gré, souffrir les suites d'une ambition désordonnée et d'une soif insatiable des richesses. Devons d'abord raisonnables et il nous sera toujours facile de nous tirer d'affaires.

Les Elections en Alsace-Lorraine.

Les élections pour le Reichstag en Alsace-Lorraine ont donné les résultats suivants: En Lorraine, les quatre candidats de la protestation, qui n'avaient pas de concurrents, M. Bezanson à Metz, M.

Jannez à Sarreguemines, M. Germain à Saricbourg, et M. Abel à Thionville, ont été élus. A Mulhouse, Jean Dolfus, le candidat de la protestation, a obtenu 6,851 suffrages sur 6,946 votants. A Strasbourg (ville), M. Gustave Bergmann, autonomiste, l'a emporté avec une majorité de 500 voix sur M. Lauth, le candidat de la protestation. A Strasbourg (campagne) M. North, autonomiste, a été élu contre M. de Schauenburg. Voici les autres élus: Colmar.—M. Ch. Grad (protestation). Schlettstadt.—M. Zeysself, autonomiste, contre M. Stintzy et le curé Glacker. Molsheim.—M. Bach, autonomiste, contre M. Linderer, candidat de la protestation. Wissembourg.—M. Nessel, autonomiste, contre M. Hartmann, ancien député. Altkirch.—L'abbé Winterer, candidat de la protestation, ancien député. Guebwiller.—L'abbé Guerber, ancien député, candidat de la protestation. Ribeauvillé.—L'abbé Simonis, ancien député, candidat soutenu par le parti de la protestation. Saverne.—M. Schneegans, candidat du parti autonomiste.

La presse Française en Californie

On lit dans le Petit Journal de San Francisco: Le dernier numéro de "l'Union" de Los Angeles contenait l'entrefilet suivant: La fondation d'un journal français à Los Angeles a été un sujet de légitime orgueil pour la très grande majorité de nos compatriotes en cette ville et dans les environs. Presque tous ont contribué à son succès, aujourd'hui assuré, en lui venant en aide par tous les moyens en leur pouvoir. Nous leur exprimons ici toute notre gratitude. Cependant c'est avec un profond sentiment d'amertume que nous voyons parmi nous une certaine classe, qui ne revendique la qualité de français que lorsqu'elle y trouve profit, continuer à faire au journal une opposition sourde et sans dignité, parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de leurs intérêts privés. Notre but en fondant "l'Union" a été surtout de faire prévaloir la légitime influence de nos compatriotes, influence qui leur est due à tous égards, en raison de leur nombre et de leur esprit d'ordre et d'entreprise, et nous continuerons à nous inspirer des mêmes sentiments, convaincus que ce sont ceux de la vraie majorité de nos compatriotes.

Que "l'Union" ne permette de le lui dire amicalement: Elle a tort de se plaindre. Elle a tort, parce que les méchants, les envieux et les calomnieux, que l'on trouve partout, au Nord comme au Sud de la Californie, ne se laissent pas désarmer par des plaintes, si douces et si harmonieuses qu'elles soient. D'un autre côté, je ne conçois pas le douloureux étonnement de mes confrères; ils réclament parce que les individus, dont "l'Union" n'a pas voulu servir les intérêts privés, font à ce journal une opposition sourde et sans dignité! Ah! messieurs, vous en verrez bien d'autres!—Moi qui vous parle, je me suis amassé une foule innombrable d'ennemis—c'est même la seule chose que je me sois amassée—pour avoir tout bonnement exprimé mes idées et défendu les causes que je savais bonnes. Croyez moi chers confrères, contre vos détracteurs de parti pris, contre vos ennemis systématiques, employez la même tactique que moi: Le dédain lorsqu'ils sont obscurs, et lorsqu'ils veulent lever la tête au-dessus du niveau de la colonie, l'arme chèrement acquise que vous avez sous la main; la publicité de votre journal. Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement à La République est strictement payable d'avance

L'homme femme.

Sous ce titre, nous lisons dans l'Économiste: Une jeune personne des plus coquettes au quartier Latin, Mlle Rosine Cabillot, vient de quitter la brasserie Spreuz, où elle servait des bocks. Jusqu'ici rien de plus simple, n'est-ce pas? Nous sommes du reste à l'époque des oiseaux de passage. Mais le motif du départ de Rosine? ah! voilà le côté piquant! Hier, un gendarme se présentait au comptoir de la brasserie et demandait au patron s'il n'avait pas chez lui un nommé Charles Thévenot comme garçon de salle, madame, ou officier. —Non, répondit-il. Vous voyez, ici, je n'ai que des femmes. Le brave homme se trompait, vous allez en juger... Le bon gendarme se retirait, lorsque Rosine lui barrant le passage: —Pardon, militaire, lui dit-elle avec son plus gracieux sourire, vous demandez Charles Thévenot? —Oui, eh bien! après? c'est pas vous, que je pense? —Mille pardons, militaire, c'est moi: Charles Thévenot, né à Chalon-sur-Saône, 14 janvier 1854, et je peux vous le prouver. Stupéfaction du représentant de l'autorité, épatement des consommateurs, ahurissement complet des compagnes de Rosine, qui s'écrient en même temps: —Ca n'est pas possible... Elle a un amant! La porte de la brasserie s'ouvre un monsieur entre. —Tenez hurlet-elles, ça tombe à pic; le voilà! —Qui? lui? qui? Thévenot? —Mais non lui son amant! L'excellent Pandore, au milieu de tout ce vacarme, perd un peu la tête, et croyant qu'on veut blaguer l'autorité: —Silence! fait-il, vous tous, taisez-vous, et que personne ne sorte! Quant à vous, la jeunesse, venez un peu par ici! Et prenant Rosine par la main, il se disposait à l'entraîner vers le coin le plus obscur de la salle, lorsque celle-ci, se dégageant par un mouvement rapide... —Ah! mais non, par exemple. Je veux bien vous prouver que je suis Charles Thévenot, mais pas comme ça. Elle prit alors son chapeau et le bras de son protecteur, qui n'avait pas songé à cela. —Monsieur, conduisez nous au bureau du commandant de recrutement de la Seine. Ils partirent. Là, tout s'explique. Rosine-Cabillot, c'est son nom de guerre, s'appelle Thévenot, est née en 1854 à Chalon-sur-Saône, a été déclarée à cette époque comme nouveau né masculin et a fait courir ainsi depuis deux ans après un réfractaire. Elle est du reste, aussi femme que possible; aussi le nommé Thévenot a-t-il été rayé des contrôles. Quand aux motifs ou à l'erreur qui ont fait déclarer un garçon pour une fille: mystère, nous n'en savons rien. L'histoire fait, en ce moment, la joie de tout le quartier latin.

Exposition universelle de 1878.

M. Krantz a envoyé une dépêche à tous les préfets pour leur annoncer que le nombre de demandes d'admission à l'Exposition universelle de 1878 dépasse celui de 1867. Le groupe de l'enseignement seul menace d'être incomplet si on y fait figurer seulement le matériel: cartes, dessins, etc. Le commissaire général prie les préfets de faire adjoindre aux expositions de ce groupe les livres d'enseignement, les programmes d'études, etc. Les demandes d'admission à l'Exposition universelle de 1878 affluent de plus en plus au commissariat général. Le nombre des industriels et des cultivateurs qui prendront part au concours est considérable. En ce qui concerne l'agriculture et l'horticulture, l'annexe au règlement général renferme une disposition qu'il

Ça et là.

—Le recensement de Paris est terminé. Le chiffre des habitants de Paris, de 1872 à 1876, s'est élevé de 1,851,792 à 1,976,748, soit une augmentation de 134,056. —Le recensement de la population de Marseille est également terminé. Le chiffre total de la population, qui était en 1872 de 312,864 habitants, s'élève actuellement à 318,742. Sur ce total, la population normale ou municipale s'élève à 303,596, ce qui donne une augmentation de 7,992 habitants sur 1872. —Par de nouveaux décrets, en date du 4 janvier dernier le président de la République a accordé des grâces, commutations ou réductions de peine à cinquante-quatre individus condamnés pour faits se rattachant à l'insurrection de 1871. —Le Cronista de Madrid annonce que le gouvernement français a résolu de refuser l'extradition du curé de Santa-Cruz, interné à Lille, parce qu'il considère les délits dont il est accusé comme ayant un caractère politique. —La succession Galliera vient de payer comme droit d'enregistrement, en France seulement, la somme de 2,500,000 fr., qui a été acquittée en un chèque tiré sur un agent de Paris. —A Haiti, un différend a surgi entre le gouvernement de M. Boisrond Canal et le ministre de France. Le gouvernement haïtien a répudié l'emprunt conclu en France par le président Domingue. —Un brave soldat, qui fut un bon citoyen, vient de mourir à Treignac (Corrèze). Il s'agit de M. Jean Fournial, qui a joué un rôle dans l'arrestation de Louis Bonaparte, à Strasbourg, en 1836. M. Fournial, ancien grenadier, mit la main sur le futur empereur. Ce dernier, pour se tirer de ce mauvais pas, offrit au grenadier croix, argent, pension, grade. Jean Fournial répondit en croisant la baïonnette et maintint son prisonnier jusqu'au moment où il fut conduit en prison. —L'exposition universelle de 1878 continue à s'annoncer sous les plus heureux auspices. —Non seulement, depuis le commencement de la nouvelle année, les demandes des exposants étrangers continuent à affluer chez M. le commissaire général, mais beaucoup des représentants des Etats européens ont réclamé

importe de bien faire connaître à nos lecteurs des départements. Nous voulons parler des expositions collectives qui permettront à la moyenne et à la petite culture d'exhiber leurs produits. Grâce à cette disposition, les petits cultivateurs n'auront plus à redouter les frais que nécessite toujours une exposition individuelle; la charge sera moins lourde étant supportée par plusieurs, et nous aurons ainsi une sérieuse, une véritable représentation de l'agriculture. Si nous sommes bien renseignés, le jardin de l'horticulture qui se trouvera devant le palais du Champ de Mars, en face du Trocadero, sera terminé dans le courant de mars, époque à laquelle on compte procéder à la plantation des arbres et à l'installation des serres. Ce jardin, dont la contenance est de dix hectares, sera du plus charmant effet. Le Moniteur belge vient de publier les arrêtés royaux, en date du 3 et du 10 janvier, instituant une commission chargée d'organiser et de diriger la participation des artistes et des industriels belges à l'Exposition universelle qui s'ouvre à Paris en 1878. L'un de ces arrêtés nomme S. A. R. le comte de Flandre président d'honneur de la commission. M. le baron de Meritens, ancien directeur général des douanes de sud de la Chine, et M. le marquis d'Hervey Saint-Denis ont été nommés commissaires généraux pour préparer l'exposition des produits de l'empire chinois. —Kossuth a déclaré à la députation d'électeurs hongrois qui s'est rendue auprès de lui à Turin qu'il ne croit pas encore le moment favorable pour retourner en Hongrie, mais il compte aller premier serment de fidélité au roi de Hongrie, aussitôt que les institutions libres de son pays seront mises dans une meilleure voie. —M. Buffet avait levé les bras au ciel, quand les prêtres de l'église russe avaient sollicité du ministre l'autorisation de faire sonner les cloches le 13 janvier, premier jour de leur année. M. Jules Simon s'est hâté d'accorder la permission requise. Qu'on puisse aller même à la messe. Ainsi se vult la liberté. —Le bruit, répandu depuis quelques jours, d'un arrangement entre les Espagnols et les Cubains, rencontre beaucoup de créance à la Havane. Le compromis aurait été effectué sur les bases suivantes: La paix sera signée, et l'autonomie de l'île de Cuba sera reconnue. L'administration de l'île restera pendant cinq ans entre les mains d'un capitaine-général espagnol. Après ce délai les gouvernements seront élus par le peuple. Martinez Campos viendra à la Havane avec Maximo Gomez, et ce dernier sera nommé maréchal de camp dans l'armée espagnole. On dit à la Havane que le capitaine général Jovellar est allé à Las Cruces pour arrêter définitivement avec Martinez Campos une transaction sur les bases qui viennent d'être indiquées. —Un surcis a été accordé à l'évêque mormon John Lee, condamné à mort pour avoir commandé, en 1857, le massacre d'émigrants dont il a si souvent été parlé sous le nom, devenu horriblement célèbre, de massacre de Mountain Meadow. Ainsi que nous l'avons annoncé à l'époque de la condamnation, John Lee, à qui les lois de l'Utah laissaient la choix entre être décapité, pendu ou fusillé, avait adopté pour ce dernier genre de mort et la sentence devait être exécutée le 26 janvier. Le surcis a été accordé par la cour suprême du Territoire de l'Utah, devant laquelle le condamné s'était pourvu en appel. On pense que surcis cour ordonnera un nouveau jugement. Dans ce cas où, au contraire, elle confirmerait le jugement, John Lee en appellerait en dernier ressort à la cour suprême des Etats-Unis.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE BELGIQUE. A ST. LOUIS. 229, CHESTNUT STREET. On désire savoir, à ce consulat, où habite FRANCOIS XAVIER DEFIN qui est né à Gand, (BELGIQUE) le 25 Novembre 1809, et a quitté l'Europe vers l'année 1855. Le Consul de Belgique, RUDOLPH MACKWITZ. MM. Charles Guyot et Raoul Dubois sont nos seuls agents autorisés à collecter les abonnements et les annonces à St. Louis, et à donner toutes quittances. On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les nouveautés américaines et étrangères. M. Gray tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tous de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables. Un nègre nommé John Minor a été arrêté et subira son procès devant la cour de district des Etats-Unis sous la prévention d'ovoir essayé de mettre en circulation un billet de \$5 sur lequel il avait dessiné, tant bien que mal, un O, espérant ainsi le faire passer pour un billet de \$50. Le dessin était si grossier et la fraude tellement visible que la première personne à qui il offrit le billet ainsi contrefait le fit arrêter par un sergent de ville. Un canard monstre nous arrive de Washington sous la forme d'une nouvelle à sensation à propos des affaires mexicaines. La dépêche en question apprend au monde étonné, qu'une armée de 10,000 hommes est en voie d'organisation, à St. Louis, et qu'elle sera placée sous les ordres de M. Iglesias, l'un des prétendants chassés du Mexique par Porfirio Diaz, dans le but d'envahir les Etats du Nord de la république voisine. L'idée est assez mexicaine, en effet, mais nous ignorons, jusqu'à présent, qu'il fut possible de recruter et d'organiser 10,000 hommes de troupe sans avoir préalablement obtenu la permission du gouvernement fédéral et surtout sans que les autorités de St. Louis aient eu vent de l'affaire. Ne pas oublier la représentation du Cercle Philharmonique, au théâtre de l'Apollon, 4e et Poplar, dimanche soir à 8 heures. On dansera après la représentation. Un meurtre d'une brutalité révoltante a été commis pendant la nuit de dimanche à lundi, vers deux heures du matin, dans la buvette attachée au Théâtre Comique. Ce théâtre est en train d'acquiescer une triste célébrité, car on se rappelle généralement que ce fut dans ce même restaurant que fut assassinée, en mai 1876, une danseuse nommée Mabel Elliot par son amant Edgar Moore. Cette fois, le meurtre ne peut pas même avoir l'excuse de la passion; si tant est que ce soit une excuse—et la victime est un pauvre garçon inoffensif qui a été tué de sang-froid par le nommé Billy Wiener qui est gardien de nuit de l'établissement. Cette individu qui possède une figure de boule-dogue a la réputation d'être un querelleur de profession, et nous comprenons difficilement comment la direction du théâtre en était arrivée à confier la position de gardien de la paix entre les mains de cette brute à figure humaine. Le nom de la victime est Laurence Mack et tous les employés du théâtre s'accordent à reconnaître qu'il n'aurait jamais, volontairement, dit une injure ou fait du mal à qui que ce soit. Le gardien Wiener qui avait bu un coup de trop, sans cependant être en état d'ivresse, adressa quelques paroles brutales, comme il en avait l'habitude, au garçon Mack, et celui-ci lui répondit que ce qu'il avait de mieux à faire était de le laisser tranquille. Là dessus Wiener sans dire un mot, sortit son revolver, ajusta le garçon et lui logea une balle dans le cou. La mort de Mack fut instantanée et avant qu'on eut pu l'empêcher, Wiener se précipita hors du théâtre et prit la fuite. La police avertie se mit à ses

trousse et quelques heures plus tard il était arrêté et écroué dans la prison des "Four Courts." Il est à espérer que l'on fera justice de cette ignoble canaille et qu'il expiera sur l'échafaud ce meurtre inqualifiable. Vers 11 hrs du soir, dimanche dernier, le policeman Norris du "Central District" a découvert une jeune femme évanouie sur le trottoir, au coin de la sixième rue et de l'avenue Chouteau. Sans connaître les causes de l'accident, notre policeman jugea que la jeune femme était ivre et la conduisit au poste le plus voisin afin de lui permettre de cuver son vin à l'abri des regards des passants. Elle fut enfermée dans un cachot et quand elle reprit connaissance, elle expliqua au porte-clefs de service qu'elle n'était pas ivre du tout, mais qu'elle avait avalé une forte dose de laudanum dans le dessein de se suicider. Un médecin fut appelé qui prescrivit les antidotes nécessaires et la pauvre fille fut transportée au "Dispensary" où elle restera jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie. Elle donne le nom de Lillie Patterson demeurant au No 1208 7e rue Sud, et l'on croit que c'est la pauvre qui l'a poussée à tenter à ses jours. Ne pas oublier la représentation du Cercle Philharmonique, au théâtre de l'Apollon, 4e et Poplar, dimanche soir à 8 heures. On dansera après la représentation. Nous publions plus loin l'annonce de Dr. Garcia médecin-chirurgien qui sollicite respectueusement la clientèle française de St. Louis. Le docteur a déjà opéré des cures là où une foule de ses confrères avaient échoué, et il pourra, au besoin citer les noms des personnes guéries—Voir aux annonces. A la demande générale des habitants du théâtre de l'Apollon, MM. Schultz et Dubois répéteront, dimanche soir, à la représentation du Cercle Philharmonique, le duo des gendarmes de Gênéviève de Brabant. Nos lecteurs apprendront avec regret la mort de M. Théodore B. Gantié qui était l'un des plus anciens membres de la colonie française de St. Louis. M. Gantié était né à Paris en 1811 et avait émigré en Amérique vers 1840. Il habitait St. Louis depuis 34 ans et il avait tenu pendant longtemps un établissement de marchand-tailleur dans Main-street. Rien ne faisait prévoir sa mort prochaine, quand il a succombé, samedi soir le 27 courant, à une attaque d'apoplexie. M. Gantié était universellement connu et respecté à St. Louis et sa mort laisse un vide difficile à remplir parmi les plus anciens citoyens français de notre ville. M. Gantié laisse une fille d'un premier mariage épousée du docteur Ludwig, et deux enfants d'un second lit. Edgar Moore l'assassin de Mabel Halli a été reconnu coupable de meurtre au premier degré, mais a été recommandé à la clémence de la cour par les membres du jury. L. Seymour âgé de 38 ans, né à Dublin, Irlande, et par profession maître de langues modernes et de mathématiques s'est suicidé, dans sa chambre, au no 603 2e rue sud, en se coupant la gorge avec un rasoir. On attribue cet acte de désespoir à des troubles de famille et à des embarras financiers. Une charmante enfant âgée de trois ans et fille de notre compatriote, M. Alphonse Perrier juge de paix à Carondelet, a été la victime d'un accident qui aurait pu avoir des suites fatales. L'enfant fut précipitée du deuxième étage et tomba sur la tête en se faisant une blessure douloureuse, mais heureusement sans gravité. Le docteur Charles E. Michel, oculiste, annonce dans nos colonnes qu'il traitera gratuitement les pauvres de l'hôpital des sœurs de la miséricorde les mardis et vendredis à 11 hrs du matin. Le docteur a fait ses études en France et parle notre langue avec la facilité d'un parisien. Il sollicite la clientèle française de St. Louis. Voir aux annonces.

Je ne l'ai rien fait encore pour les gagner, mais j'espère que les Espagnols m'aideront à les mériter.

—Maintenant que vos affaires sont en bon chemin, votre lieutenant me permettra-t-elle de lui rappeler les miennes? —Les vôtres, mon cher Cornélius? mais je les connais aussi bien que vous. Vous aimez une petite fille qui est ma sœur, et à la manière dont vous me regardez, j'ai tout lieu de croire que cette sœur vous rend cet amour de toute son âme. —C'est ma plus chère croyance. —C'est fort bien, et je l'approuve d'avoir placé ses affections en si bon lieu. Mais comme elle est une honnête fille, ainsi que vous êtes un honnête homme, je vois d'insurmontables difficultés au dénoûment de cette tendresse mutuelle. —Et lesquelles, s'il vous plaît. —D'abord ma sœur est fort roturière, étant la fille d'un simple fauconnier. —Ceci est une affaire à laquelle ma famille aurait seule le droit de s'opposer, et comme je suis à moi tout seul toute ma famille, vous trouvez bon j'espère, que ma noblesse s'accorde de votre roture. —Cependant...

Je ne l'ai rien fait encore pour les gagner, mais j'espère que les Espagnols m'aideront à les mériter.

—Vous aurez la survivance de M. de Villebrais, continua M. de Nancrais, de M. de Villebrais, que le corps des officiers chasse du bataillon en attendant qu'il rende à Dieu compte de ses infamies. —Fasse le ciel qu'il passe sur mon chemin! s'écria Belle-Rose. —C'est une querelle dont je prendrais la moitié, dit le capitaine s'il était digne de notre haine. Mais laissons au temps à faire son œuvre. La journée qui commençait mal finit bien, Belle-Rose, et les bonnes nouvelles arrivèrent coup sur coup. Demain nous partons pour la frontière du Nord. —Est-ce la guerre? —C'est la guerre, et notre bataillon est attaché au corps d'armée que commande M. le duc de Luxembourg. C'est un vaillant homme de guerre, et sous ses ordres tu trouveras promptement l'occasion d'étrangler ton épée. Tiens toi prêt; les trompettes sonneront demain au point du jour. —Parbleu! Belle-Rose, s'écria Cornélius lorsque M. de Nancrais se fut retiré pour veiller aux derniers préparatifs du départ, la fortune vous traite en coquette qu'elle est. Après vous avoir boudé une heure, elle vous accable de faveurs. —Mon frère, mon ami, si je

puis compter sur votre attachement, comme vous pouvez compter sur le mien, que jamais le nom de madame de Châteaufort ne soit prononcé entre nous, et ne me demandez jamais si je l'ai connue Jamais, entendez-vous! —C'est bien dit Cornélius. J'ai tout oublié. En ce moment, M. de Nancrais entra dans la salle. Lieutenant, dit-il, il ne s'agit plus de causer. L'heure du départ va sonner. —Lieutenant s'écrièrent! à la fois Belle-Rose et Cornélius; à qui parlez-vous, capitaine? —Mais à vous, Belle-Rose, lisez vous-même. Et M. de Nancrais tendit au jeune homme un papier revêtu des armes du roi. —J'ai trouvé ce brevet parmi les papiers qui m'ont été envoyés de Paris. Il est en règle et vous n'avez qu'à obéir. —Une lieutenant! à moi! dit Belle-Rose. —Le ministre fait bien les choses, quand il les fait, reprit M. de Nancrais, la grâce, une promotion et cent louis encore pour votre équipage. En voici l'ordonnance: c'est une somme que le trésorier du régiment vous comptera demain. M. de Nancrais jouissait de la surprise et de l'émotion de Belle-Rose, dont les regards allaient de Cornélius au capitaine, et du

Je ne l'ai rien fait encore pour les gagner, mais j'espère que les Espagnols m'aideront à les mériter.

Mais cette promesse je ne l'ai pas tenue... Il n'y a pas de haine ou de faute qu'un pareil service n'efface. Je descendis avec madame de Châteaufort, et son carrosse l'attendait devant l'hôtel. —Faites diligence, me dit-elle, et me serrant la main, elle partit. —Une demi heure après, je galopais à franc étrier sur la route de Cambrai. —Et vous êtes arrivé à propos! —Je ne sais quelle crainte fouettait mon âme, tandis que j'éperonnais mon cheval, mais à chaque relais je précipitais ma course. Une voix me criait que votre vie était suspendue à mon élan, et je passais comme une balle sur la route... N'y pensons plus maintenant... Vous vivez! —Et c'est à madame de Châteaufort que je dois cette existence déjà si souvent et de tant de manières tourmentée! —C'est à elle, et à elle seule! Mais dites moi, vous la connaissez donc, madame la duchesse de Châteaufort? Belle-Rose releva son front chargé de tristesse; toute son âme passa dans ses regards, qu'il attachait sur ceux de Cornélius; puis, prenant les deux mains de son ami, il lui dit avec un accent tout plein d'une indicible émotion: —Mon frère, mon ami, si je

d'elle un bon conseil et la trouva dans les larmes; elle avait, comme moi, reçu un billet où vous lui marquiez votre intention de vous présenter devant le conseil de guerre de Cambrai. Elle se serait bien adressée à madame d'Albergotti; malheureusement le mari de cette dame était à Compiègne, et vous auriez eu dix fois le temps d'être fusillé avant que son intervention vous pût être de quelque secours. Ne sachant trop à quel parti m'arrêter, je pris au hasard, et vraiment sans savoir où j'allais, le chemin de l'hôtel de M. de Louvois. Je passe sous la porte cochère, je monte un escalier, et j'entre dans une salle où plusieurs personnes étaient réunies. Une porte était en face de moi, je m'avance, lorsqu'un huissier me dit: —Que désirez vous? me dit-il. A ces mots, une résolution désespérée s'imposa à mon esprit. —Ne pourrais-je pas parler à Son Excellence monseigneur le ministre? dis-je à l'huissier. —Monseigneur est en affaires; mais vous entrez à votre tour; quel nom dois-je annoncer à Son Excellence? —Elle ne me connaît pas. —Vous avez bien alors une lettre d'introduction, un ordre d'audience? —Je n'ai rien. —Il m'est, dans ce cas, tout à fait impossible de vous introduire auprès de monsei-

Je ne l'ai rien fait encore pour les gagner, mais j'espère que les Espagnols m'aideront à les mériter.

gneur le ministre. —Cependant... —N'insistez pas, ma consigne me le défend. —Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre, un gentilhomme se retire, un autre se présente, l'huissier me quitte et je reste livré à mes réflexions. Toutes les personnes qui attendaient entraient les unes après les autres, l'heure s'écoulait, le désespoir s'emparait de moi. —Pauvre Cornélius! murmura Belle-Rose. —J'allais, dans ma détresse, me décider à partir pour Saint-Germain et me jeter aux pieds du roi, lorsque tout à coup une dame passa la porte en se dirigeant vers le cabinet du ministre. L'huissier se lève et s'incline avec respect. —M. de Louvois dit la dame. —Monseigneur est en affaires. —Dites-lui mon nom j'ai à lui parler à l'instant. L'huissier disparut. Il y a des accidents de mince apparence qui sont une révélation. L'accent et le mouvement de la dame me font comprendre sa toute puissance. —Madame! m'écriai-je en allant à elle, daignez m'accorder une grâce. —Qu'est-ce? dit-elle en se retournant. Je demeurai une minute ébloui. Le regard de cette dame était impérieux, sa lèvre hautaine, sa joue pâle; mais elle était belle comme une reine des contes de fées. —Madame! repris-je, il s'agit

Politique Locale.

La politique locale à St. Louis, n'est pas moins embrouillée que la politique fédérale à Washington, et il serait exagéré d'avoir recours à un compromis pour arriver à savoir d'une manière certaine, quelles sont, à l'heure qu'il est, les autorités légalement constituées de la ville et du comté de St. Louis.

FOIN—On cote: Mixed à 8.50; strictly prime timothy à 10.00 et strictly choice à 11.25. Marché calme avec tendance à la baisse.

Dernières Nouvelles.

ETATS-UNIS.

La situation politique s'éclaircit et depuis l'adoption de la loi d'arbitrage par les deux Chambres par une forte majorité, le pays respire et l'on attend avec confiance la décision définitive du tribunal chargé de proclamer l'élégé du peuple. Le président en appasant sa signature à la nouvelle loi, a pris l'occasion d'envoyer un message au Congrès, dans lequel il donne les raisons qui lui font approuver le "compromis" dans des circonstances aussi critiques.

ballotage. Douze démocrates-socialistes ont été élus.

ORIENT.

Les délégués à la conférence ont quitté Constantinople et la Turquie, en cas de guerre avec la Russie, sera probablement laissée à elle-même pour se défendre contre l'agression de son puissant voisin.

bien nous continuer votre bienveillant patronage, en encourageant par votre présence les efforts du "Cercle" pour amuser et récréer le public français.

Pour les "Black Hills"

Et les mines d'or récemment découvertes dans les montagnes "Big Horn", suivies la route du Kansas Pacific Railway en passant par Cheyenne et Denver. Rappelez-vous que Denver et Cheyenne sont les points naturels de départ et qu'ils se trouvent situés sur la route la plus fréquente pour vous rendre à Custer City, Deadwood et les montagnes "Big Horn".

Troisième Année 1877 Troisième Année QUATRIEME REPRESENTATION du CERCLE PHILHARMONIQUE FRANCAIS.

THEATRE D'APOLLO.

4e RUE ET POPLAR. Dimanche 4 Février 1877 LA VISITE DOMICILIAIRE. Bouffonnerie Musicale d'Offenbach. La Leçon de Chant Electromagnétique. La Partition des Deux Gendarmes de Geneviève de Brabant.

17e ANNIVERSAIRE SOCIETE FRANCAISE D'AIDE-MUTUELLE DE ST. LOUIS. GRAND BAL ANNUEL Samedi, 10 Février.

Concert Hall

Entre 2e & 3e. Louis Prevot RESTAURANT FRANCAIS No 116 Walnut St. Diners à 10c.—Repas à toute heure. M. Prevot, offre au public français, ses services de restaurateur et une expérience de vingt ans dans l'art culinaire.

F. M. ALLEMAND NOTAIRE PUBLIC. 410 N. Third Street. SALON DU PETIT RUBY On tient en vente les meilleures qualités de Vins, Liqueurs, Cigares etc.

507 SPRUCE ST.

Mme DUC, Prop. Sculpture sur bois. Cet art facile à apprendre vous permettra de passer le temps agréablement et de décorer vos appartements. LECONS en sculpture sur bois, d'après la méthode en usage à l'école de dessin de Chateaufort, sont données par Mlle CALISTA HALSEY. 1107 Olive street, St. Louis. C. WITTER 21 South 4th street. Librairie et Papeterie Spécialité de LIVRES FRANCAIS. Mme. BELIN Sage-femme et accoucheuse de la Faculté de Paris; ancienne interne de l'Hôpital des Cliniques; diplômée le 13 Août 1872. Traitement des maladies de femmes. Consultations de 10 à midi et de 2 à 4 hrs. North East Cor. 11th. & Chestnut. St. Louis, Mo. E. & C. GRANDJEAN Pharmaciens Français. 2828 NO. 14TH ST. On tient constamment en main-tous les genres ordonnés par le code français. BALS MASQUES Mme A. BUFF, Costumière. N. W. COR 4TH & ELM STR. Spécialité de costumes de fantaisie pour hommes et femmes. On fait aussi les costumes sur commande. Costumes historiques, comiques et de fantaisie. Prix très raisonnables. Drs. Franklin & Griveaud (Médecins de la Société de Bienfaisance) Médecins, Chirurgiens, et Accoucheurs Consults: De 3 à 10 du matin. De 3 à 4 et de 7 à 8 du soir. Enseigner sud-ouest des rues 14e et Olive. DR. SHERMAN, de New-York est de retour à St. Louis, où il pourra être consulté, pendant une courte période de temps, par toutes les personnes qui désirent profiter de sa grande expérience et de ses remèdes efficaces pour guérir les différentes formes de L'HERNIE. Les remèdes ordinaires employés contre cette infirmité sont des bandages; cependant une prescription se servant de bandages pendant un certain temps ne tarde pas à en être incommode et à éprouver un dérangement nerveux, qui résulte dans une recrudescence de la maladie, et ne tarde pas à miner les patients mentalement et physiquement. Le Dr. Sherman peut fournir les témoignages de nombreuses personnes qui souffrent énormément de l'appareil de bandages, et qui depuis qu'elles ont suivi ses remèdes simples et efficaces sont entièrement guéries. Le traitement du Dr. S. n'empêche pas les patients de vaquer à leurs occupations comme d'habitude, et de se livrer à des exercices violents. Conditions raisonnables. Les personnes de la campagne pourront consulter le Dr. S. et repartir le même jour. On enverra un pamphlet aux personnes qui en feront la demande contre le reçu de 10 cents. Office, No 5, cinquième rue Sud, St. Louis, Mo.

Bulletin Commercial.

L'OR a varié pendant la semaine courante de 15 à 16 centimes tendant à la baisse. Rentes Françaises 108 fr. L'effet immédiat de l'adoption de la loi d'arbitrage pour la solution définitive de l'élection présidentielle a été de rendre le marché monétaire plus facile, et la confiance revient peu à peu dans les transactions commerciales. D'ailleurs, la baisse de l'or, aujourd'hui, est une preuve non équivoque du bon effet de la politique de conciliation sur le commerce en général.

FRANCE.

M. Max Outrey, le nouveau ministre de France à Washington, se rendra à New-York à bord du steamer de la Compagnie générale transatlantique Canada. Le Canada a du partir du Havre aujourd'hui, le 3 Février. On vient de découvrir un détournement de 600,000 francs commis au préjudice de la B. de France. Cet événement a causé une profonde sensation dans les cercles financiers. Le coupable est un des principaux employés de la Banque. Le buste d'Auber a été inauguré cette semaine, sur sa tombe, au cimetière du Père Lachaise, par d'imposantes cérémonies. Les Nouvelles politiques sont sans importance, la presse allemande continue à pousser de grands cris à propos de l'attitude martiale de la France, et ces pauvres Teutons expriment hautement leurs regrets de ne pas avoir demandé dix milliards au lieu de cinq, lorsqu'ils en avaient l'occasion. L'opéra de Gounod, Cinq-mars, sera représenté au mois de mars. Le compositeur a vendu le droit de publier la partition pour 100,000 francs.

ITALIE.

Une dépêche de Rome au Daily News porte ce qui suit: "L'Unita Cattolica, journal ultramontain, admet que le pape a gardé le lit pendant deux jours, et ne nie pas qu'il ait eu plusieurs attaques d'épilepsie causées par l'âge." La Chambre des députés a adopté par 150 voix contre cent le projet de loi sur les abus cléricaux. La chambre a voté un crédit pour la participation de l'Italie à l'Exposition universelle de 1878 à Paris. Un concordat sera à la veille d'être conclu entre le Saint-Siège et la Turquie. Les ultramontains sont en fureur à propos de l'adoption de la loi sur les abus cléricaux. On dit que le pape protestera par une encyclique qui sera publiée à l'occasion du consistoire qui doit s'ouvrir dans le mois de mars.

ORIENT FRANCAIS

Tous les membres de l'Age de l'Orient Français No. 167 sont invités à assister à notre séance régulière de mercredi prochain, 7 Février 1877, à 8 h. du soir. Par ordre du V. M. Ed. BOBE, Secret.

MASCARADE!

WM. BLIESNER 205 South 5th st. Riche assortiment de costumes de haute fantaisie, à l'usage des dames et messieurs, pour bals masques. Conditions très raisonnables. JEAN DUCHENE Armurier & Serrurier 1211 1/2 Olive street. Réparation d'armes à feu de toutes sortes et de serrures. Spécialité de réparation de Machines à coudre à domicile. La clientèle française est respectueusement sollicitée.—Prix modérés. Fait et répare toutes espèces de grilles de balcons, rampes etc, etc. D. COUGOT MARCHAND DE JOUETS OBJETS DE FANTAISIE No. 211 South 7th Street. A. J. FOX Photographe. 205 No 5th st. Popular illustrated books (260 pages) on MARRIAGE! Impediments to Marriage; the cause and cure. Sent securely sealed, post-paid, for 50 cents, by DR. C. WHITTELL, 617 St. Charles Street, St. Louis, Mo., the great specialist. Read his work.

MAISON ALSACIENNE

SALON, PENSION, BILLARDS. L. NICOT Prop. 613 Spruce St. On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc. THE HEALTH LIFT! A THOROUGH SYSTEM OF PHYSICAL CULTURE. IN TEN MINUTES ONCE A DAY, DOUBLES THE STRENGTH IN 3 MONTHS. DOES NOT FATIGUE NOR EXHAUST. REFRESHES AND INVIGORATES. CURES CHRONIC DISEASES. SURE REMEDY FOR IRREGULARITIES. EQUALIZES THE CIRCULATION. INCREASES GENERAL VITALITY. RECOMMENDED BY THE LEADING PHYSICIANS. CONSULTANTS. FREE BY MAIL. HEALTHY TCO, SINGER BUILDING, ST. LOUIS. A L'AVENUE. H. L. VERDIER Marchand de Bottes et Souliers Marchandises de premier choix à prix modérés. Grande vente annuelle de marchandises d'hiver à prix réduits. 617 Franklin Ave, St. Louis, Mo. G. PACAUD CHEMISES SUR MESURE 6 Chemises No 3 89.00 6 Chemises No 2 12.00 6 Chemises No 1 15.00 Ces chemises sont garanties comme matériel de premier choix et coupe parfaite. L'on reprendra les chemises qui ne donneront pas satisfaction aux clients. S'adresser par carte postale ou personnellement à G. PACAUD, 1560 Carondelet av.

MAISON ALSACIENNE

SALON, PENSION, BILLARDS. L. NICOT Prop. 613 Spruce St. On tient toujours en vente les meilleures qualités de vins, liqueurs, cigares, etc. THE HEALTH LIFT! A THOROUGH SYSTEM OF PHYSICAL CULTURE. IN TEN MINUTES ONCE A DAY, DOUBLES THE STRENGTH IN 3 MONTHS. DOES NOT FATIGUE NOR EXHAUST. REFRESHES AND INVIGORATES. CURES CHRONIC DISEASES. SURE REMEDY FOR IRREGULARITIES. EQUALIZES THE CIRCULATION. INCREASES GENERAL VITALITY. RECOMMENDED BY THE LEADING PHYSICIANS. CONSULTANTS. FREE BY MAIL. HEALTHY TCO, SINGER BUILDING, ST. LOUIS. A L'AVENUE. H. L. VERDIER Marchand de Bottes et Souliers Marchandises de premier choix à prix modérés. Grande vente annuelle de marchandises d'hiver à prix réduits. 617 Franklin Ave, St. Louis, Mo. G. PACAUD CHEMISES SUR MESURE 6 Chemises No 3 89.00 6 Chemises No 2 12.00 6 Chemises No 1 15.00 Ces chemises sont garanties comme matériel de premier choix et coupe parfaite. L'on reprendra les chemises qui ne donneront pas satisfaction aux clients. S'adresser par carte postale ou personnellement à G. PACAUD, 1560 Carondelet av.

—Assez là dessus. D'ailleurs, si vous y tenez, n'oubliez pas que vous êtes officier maintenant; l'épée anoblit. —Soit! mais Claudine n'a presque rien. —Ce presque rien est si voisin de mon peu de chose, que sans se compromettre beaucoup, ma fortune peut s'allier à sa pauvreté. —Vous avez une logique qui ne me permet guère de continuer. Voilà mes obstacles à bas. —C'est sur quoi je comptais; ainsi, vous consentez. —Il le faut bien, et pour elle, et pour vous, et pour moi! Mais m'en consentement ne suffit pas. Il y a de par le monde, près de Saint-Omer, un certain bonnet de vieillard, qui a nom Guillaume Griadael, lequel a bien, j'imagine, quelques droit sur mademoiselle Claudine. —Parbleu! j'y serai dans vingt-quatre heures! —Et la poste du roi en sera pour trois ou quatre chevaux fourbus! —Tant pour eux! c'est leur métier de courir! —Est-ce le nôtre de faire de beaux projets qu'un boulet de canon peut arrêter net? —Bah! la moitié de la vie se passe à bâtir des plans! c'est autant de gagné sur l'autre! —Ainsi, vous partirez?

—Demain au soleil levant. Vous irez en Flandre et moi dans l'Artois. —Et de la bien-tôt à Paris? —Non pas! à l'armée près de vous? —Dans nos rangs? —Sans doute! un Irlandais est la moitié d'un Français. Nous nous battons d'abord, je me marierai après. XVIII L'ETOURDERIE D'UN HOMME GRAVE La guerre de 1667 fut le prélude de cette grande guerre de 1672, qui s'annonça comme un coup de foudre dans un ciel serein, pour nous servir de l'expression du chevalier Temple à propos de l'invasion de la Hollande. Cent mille hommes se branlant à la fois, traversèrent la Meuse et la Sambre et conquirent la Flandre avec la rapidité de l'éclair. La France présentait alors un magnifique spectacle. Un roi jeune, élégant, amoureux de toutes les choses grandes et glorieuses, attirait à sa cour l'élite des intelligences éparses dans le royaume. Molière et Racine faisaient de la scène française la première scène du monde; Louvois et Colbert administraient les affaires publiques; Condé et Turenne étaient à la tête des armées; les poètes les plus fameux, les écri-

vains les plus illustres, les femmes les plus célèbres, les plus éminents prélats, une foule d'hommes distingués par leur science, leur esprit, leurs vertus, remplissaient Paris d'un renom qui s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Europe. C'était une imposante réunion de généraux, d'orateurs, de savants, de lettrés, de ministres, de grandes dames comme il s'en rencontre rarement dans l'histoire des empires. La France était tout à la fois éclairée et puissante, elle avait la double autorité des armées et des lettres, et sa suprématie s'étendait à toutes choses, à celles de l'esprit comme à celles de la politique; elle commandait par l'épée et gouvernait par la plume. Durant les courts loisirs de la paix, les nations qu'elle avait vaincues pendant la guerre venaient s'instruire à ce foyer de lumière qui rayonne au milieu de l'Europe, dans ce Paris merveilleux qui enfante des philosophes ou des soldats, des livres ou des révolutions pour mener le monde! Louis XIV, conseillé par le cardinal Mazarin, avait signé, le 7 novembre 1659, le traité des Pyrénées, la perte de la bataille des Dunes, la prise de Dunkerque, de Gravelines, d'Oudenarde et d'autres importantes, ayant décidé l'Espagne à proposer une paix qui fut accep-

tée. A la paix signée dans l'île des Faisans, Louis XIV gagna la confirmation de l'Artois, le Roussillon, Perpignan, Mariembourg, Landrecies, Thionville, Philippeville, Gravelines, Montmédy et la main de Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, infante d'Espagne. Louis XIV, maître chez lui pensa dès lors à devenir maître dehors. Durant huit années, il s'appliqua à cimenter des alliances, à neutraliser les efforts des puissances dont il pouvait redouter la rivalité, à faire éclater partout la suprématie de la France. L'Espagne reconnut la présence de la France à la suite d'une querelle survenue à Londres entre les ambassadeurs des deux pays; le pape Alexandre V fut contraint de désavouer par une éclatante et publique réparation l'outrage fait à l'ambassadeur de France par sa garde corse; Dunkerque et Mardick sont rachetées aux Anglais pour cinq millions de francs; l'alliance avec les Suisses est renouvelée, Marsal en Lorraine est prise, les pirates d'Alger sont punis, les Portugais soutenus contre les Espagnols, et l'empereur Léopold reçoit un secours de six mille volontaires qui l'aident contre les Turcs et prennent une part glorieuse à la bataille de Saint-Gothard. Cependant le roi de

France attendait son heure; les plus habiles généraux commandaient son armée, instruite et aguerrie; la marine était augmentée; il laissait son allié, la Hollande s'épuiser dans une guerre stérile et ruineuse contre l'Angleterre, et se tenait prêt à agir, lorsqu'enfin la mort de Philippe IV lui permit d'essayer ses forces. Du chef de sa famille, et en vertu du droit de dévolution, Louis XIV revendiqua les Pays Bas espagnols. Mais tandis que des préparatifs formidables semblaient menacer l'Europe tout entière, les fêtes remplaçaient d'éclat les résidences royales de Versailles et de Saint Germain, le théâtre convenait les plus illustres étrangers et les hommes les plus considérables du pays aux chefs-d'œuvre de la poésie, surtout s'élevaient de splendides monuments, et la plus polie comme la plus brillante cour du monde voyait faire les jours au milieu des pompes de la royauté triomphante et des merveilles de l'intelligence honorée. Tout à coup, et sur toutes les frontières du Nord s'allume l'incendie. Le roi lui-même franchit la Sambre, et à sa suite les meilleures capitaines du temps, Condé, Turenne,

Luxembourg, Créquy, Grammont, Vauban, marchent, et lui répondent de la victoire. Dans cet ébranlement général les secousses étaient si brusques et si profondes, que les petits, poussés par les hasards de la fortune, pouvaient, eux aussi, gravir aux premières places. Lorsque les grandes guerres ou les tourmentes sociales agitent les nations, l'audace, l'intelligence, le savoir, sont des marchepieds; les niveaux se brisent, et ceux qui son en bas ont l'espérance de monter. C'est alors à ceux qui ont de l'énergie à se frayer un chemin. Le mouvement apaisé, les rangs du peuple s'assoient et l'immobilité s'étend sur le pays. Toutes ces pensées laissent comme un éclair dans l'esprit de Belle-Rose: il entrevit les clartés de l'horizon et appela de tous ses vœux l'heure du combat. Le lendemain, au point du jour, M. de Nancrais le fit venir pour lui confier l'organisation et le commandement d'un corps de recrues qui venait d'être conduit à Cambrai. —Je vous devançais à la tête de mes vieux soldats, lui dit le capitaine, vous me rejoindrez à Charleroi, et le plus tôt sera mieux. Belle-Rose aurait mieux aimé partir sur-le-champ, mais il fallait obéir; la mission dont il était

chargé était d'ailleurs une preuve de confiance; il se résigna et vit s'éloigner à la même heure Cornélius et M. de Nancrais: celui-là pour Saint-Omer et celui-ci pour Charleroi. On devinera sans doute que le caporal la Déroute n'avait pas été le dernier à venir complimenter Belle Rose sur son nouveau grade. —Je ne pense guère à l'épaulette, avait dit le pauvre caporal; la seule chose que j'ambitionne à présent, c'est d'être placé sous vos ordres. Si vous me permettez de ne plus vous quitter, je serais le plus heureux des hommes. —C'est à quoi nous aviserons, quand nous serons à l'armée. M. de Nancrais m'accordera, j'en suis certain, cette autorisation, qui ne me fera pas moins de plaisir qu'à toi. Après cette assurance, la Déroute, plein de joie, prit le chemin des remparts, où se rangeait la compagnie. Comme il allait se mettre à son rang, M. de Nancrais l'appela. "Eh? drôle! où cours-tu?" lui dit-il. "Je cours à mes soldats... j'ai perdu un peu de temps, mais je vous payerai ça à coups de pique dans le ventre des Espagnols. "Il agit bien de pique et

d'Espagnols! qu'as-tu fait de ta hallebarde? "Ma hallebarde? répéta le caporal stupefait. "Parbleu, je m'exprime en français, j'imagine! On ne t'a donc pas dit que tu étais sergent, ou bien l'as-tu oublié? "Moi! sergent! "Voilà trois heures que tu es nommé. "Il n'y en a qu'une seule que j'ai quitté la salle de police. "Et tu y feras remettre, si tu ne prends pas bien vite les signés de ton grade. Cours, ou je te casse. La Déroute, tout ébourré, salua le capitaine. Mais durant les étapes, l'esprit du nouveau sergent, qui ne l'avait pas très-vif, fut perpétuellement occupé à chercher les motifs de son avancement. S'il avait mérité d'être puni, pourquoi lui donnait-on la hallebarde avant même l'expiration de sa peine? mais si sa conduite, au contraire, voulait une récompense, pourquoi avait-on commencé par le mettre en prison? En outre encore, le capitaine était-il content ou mécontent? Cette double question troublait l'entendement du pauvre la Déroute: c'était une charade dont le mot lui échappait. Comme on le pense bien, jamais il n'osa s'en expliquer franchement avec M. de Nancrais; il est donc à croire qu'il est mort dans cette fâcheuse perplexité. A continuer.

MADAME DE BARR LA CELEBRE ASTROLOGUE...

J. SPEYER ARCHITECTE, 209 1/2 South Fifth Street

Restaurant FRANCAIS

H. C. MARLIAVE, NO. 21 BOYLSTON SQ.

JAMBONS de MACQUEEN



Ma marque est brûlée dans la peau du jambon.

Dr. ADOLPHUS DIETZ

Madame C. L. d'HARLINGUE SAGE-FEMME FRANCAISE

JULES C. LACHANCE, Peintre en Batiments

NEW YORK Dental Rooms

NOUVEAU DE LA MARINE

A. DeLaporte, Propriétaire

PAPIERRIGOLLOT

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

McGaffey & Steber, Avocats & Notaires Publics

ECOLE D'ACCOUCHEMENT

JULES GLAENZER & CIE

G. BISTON MARCHAND EPICIER

M. MATHIS ET SES DEUX FILS

NEW YORK GRAND HOTEL LAFAYETTE

ALBERT DUCLOS PROPRIETAIRE

J. A. SCHULTZ

FRANK TRAU

Dr. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

JULES GLAENZER & CIE. Marchands de vins, a Bordeaux.

G. BISTON MARCHAND EPICIER

M. MATHIS ET SES DEUX FILS

NEW YORK GRAND HOTEL LAFAYETTE

ALBERT DUCLOS PROPRIETAIRE

J. A. SCHULTZ

FRANK TRAU

Dr. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

DR. WHITTIER

MARRIAGE SECRETS

BAINS TURCS. 311 No. 7th St. entre Olive et Locust

MAISON FRANCAISE. RESTAURANT ET SALON.

L'Association dentaire de Colton

AU RENDEZ-VOUS. SALON. BILLARD.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS.

ELM STREET HOUSE. PENSION FRANCAISE

VELOUTINE. Poudre de Toilette

M. J. DARCEL, PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES.

C. ROUSSEAU, ARCHITECTE.

SCHMITT & THIERRY PLOMBIERS

WM SURBLED, Tailleur, Teinturier et Degraisieur

ETABLI EN 1869. Le delai est le voleur du temps.

Charles Jeep CHARPENTIER Entrepreneur

Josiah G. McCLELLAN AVOCAT

"TOUJOURS EN AVANT." LES CONTRASTES SUIVANTS

Machine Silencieuse NEW AUTOMATIC, WILLCOX & GIBBS

UNE MACHINE POUR LA FAMILLE. CEST LA SEULE MACHINE

LA MACHINE WILLCOX & GIBBS

A de plus les Avantages suivants:

LA MEILLEURE AIGUILLE, droite, courte et qui a de sa

LA REPUTATION D'EXCELLENCE

Willecox & Gibbs Sewing Machine Company

On distribue gratuitement des CATALOGUES ILLUSTRES

S'adresser à Willecox & Gibbs S. M. Co., LINDELL HOTEL Building, 600, N. Sixth street.

LE MEILLEUR AU MONDE! SOMMIER ELASTIQUE

DOWELL, 140 Ressorts.

Les Medecins le Recommandent. Ne produit AUCUN BRUIT.

REGOMMENDATIONS. Tous nos lits sont fournis avec le Sommier Dowell, et nous les recommandons au public en general.

L. A. PRATT, Prop. Barium's Hotel, J. H. HUBBARD, Prop. Hotel.

On garantit satisfaction. On vend les sommiers et les matelas sur paiements hebdomadaires.

306 North Seventh street.

THE NEW "DOMESTIC," A DOUBLE THREAD LOCK-STITCH MACHINE.

It retains all the virtues of the Light-Running "DOMESTIC," including the Automatic Tension, which was and is the best in use.

Our new and old lines, worked out with brand new Machinery and Tools at our own new works in the city of Newark, New Jersey, have given us a standard of MECHANICAL EXCELLENCE, Minimum of Friction, Maximum of Durability, and range of work, never heretofore reached in the Sewing Machine world.

TO THIS STATEMENT AND THE MACHINE ITSELF We invite the attention of all, especially those having high mechanical skill of observation. N. B.—All Machines fully warranted.

DOMESTIC SEWING MACHINE CO., New York and Chicago.

LADIES USE "DOMESTIC" PAPER FASHIONS.

Image of a sewing machine.

Image of a woman sitting at a sewing machine.

Image of a woman sitting at a sewing machine.

Image of a woman sitting at a sewing machine.

Image of a woman sitting at a sewing machine.

Image of a woman sitting at a sewing machine.